

Annà Rozen

J'ai eu
des NUITS

Ridicules



LE DILETTANTE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Je vous prête mes lunettes, 2011

La Bombe et Moi, 2008

Vieilles peaux, 2007

Méfie-toi des fruits, 2002

Plaisir d'offrir, joie de recevoir, 1999

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Helsinki, visions d'une ville, avec Charles Berberian,
WSOY, Helsinki, 2014

Et plus si affinités... : perles et fracas,
avec Philippe Leroyer, Au diable vauvert, 2009

Demain, avec Philippe Leroyer,
Au diable vauvert, 2009

Les Gens, avec Charles Berberian,
Alain Beulet, 2008

Encore, Naïve, 2005

Bonheur 230, Denoël, 2004

Chocolatine, collection « La poche-livre »,
Callipyge, 2002

Le Marchand de bruits, avec Avril, Nathan, 2002

Le petit garçon qui n'existait pas,
avec Dupuy-Berberian, Cornélius, 2000

Anna Rozen

J'ai eu des nuits ridicules

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2014
ISBN 978-2-84263-811-5

« Un petit ballon de côtes, s'il te plaît... »

Accoudée au zinc, son sac à ses pieds, elle considéra l'assistance. À la table du fond, Franck, le fleuriste du bout de la rue, face à son interlocuteur habituel, épicier fin, s'énervait :

« ... alors je lui ai dit, tu sais comment je suis, hein, d'un bloc... Tu crois que j'ai du temps à perdre avec des pétasses pareilles... bon d'accord, elle a un beau cul, mais ça suffit pas quand même, on n'est pas des bêtes... »

Valérie laissait vaguer son regard sur ce visage d'inconnu familier. Les sourcils bourrus, sauvages, les cheveux en taillis de ronces méchantes, quelque chose de pointu dans le regard et d'attrayant dans la grande mâchoire décidée. Pourquoi pas ? Pourquoi n'avait-elle jamais envisagé sous cet angle ce quasi-voisin ? Pas mal fabriqué le type : belles épaules, grosses mains

articulées sur des poignets larges et osseux, joliment poilus, les os qui jouent comme des hanches sous la peau. Mais pas son style.

Après tout, le style, pour ce que ça marchait. Et puis fleuriste, tout un programme! Un type qui doit sentir la rose et le raphia mouillé.

Elle essaierait bien, juste une fois, pour voir ce qu'il a dans le ventre, le fleuriste. De quel bois il se chauffe.

Et pourtant elle n'a qu'un homme en tête en ce moment.

Un seul, qui n'est pas là, soit, mais qu'elle trimbale du matin au soir comme une bonne chanson. Un tube.

★

Il est temps de vous renseigner sur la situation sentimentale de Valérie. Elle a plusieurs amants, mais un compte plus que les autres. Vous avez compris, c'est celui qui n'est pas là. Thaddée voyage. Il visite les lacs italiens avec sa régulière, sa fiancée en quelque sorte. Parti, Thaddée lui manque. Thaddée baise comme elle aime, l'appelle pour demander de ses nouvelles, n'est ni moche, ni bête, ni vieux, alors non seulement elle le garde mais elle le veut... Je crois que c'est tout.



Valérie calcula qu'il lui faudrait encore attendre trois semaines. Depuis qu'il était parti – elle avait commencé à compter les jours dès la première soirée d'absence – elle se rendait mieux compte de la place qu'il avait prise dans sa vie. Ils se voyaient quand lui pouvait, soit deux ou trois fois par semaine. En tout début de soirée. Il passait chez elle ou bien ils se retrouvaient à l'hôtel près de son boulot à lui. Une organisation souple, juste assez contraignante pour que Valérie puisse de temps en temps se plaindre. L'affaire s'était installée insensiblement. Une coucherie fascinante succédant à une étreinte bouleversante et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible ni pour l'un ni pour l'autre d'envisager de s'en passer. Deux années de bons et loyaux services partagés, d'escapades volées, de communication régulière. Un mot tous les jours, plus ou moins chaste, plutôt moins, par sms, histoire d'entretenir la flamme, voire de jeter de l'huile sur le feu.

Il l'avait prévenue que de l'autre côté de la frontière il ne pourrait pas garder le même rythme. Il avait essayé de la ménager, en ne disant pas « L et moi on sera tout le temps collés

l'un à l'autre, jour et nuit, donc je n'aurai pas souvent le loisir de t'adresser des messages même brefs ». Valérie avait entendu la phrase comme s'il l'avait prononcée, elle en était toute chagrine et n'hésitait pas à se reverser une dose de poison dès que sa douleur devenait supportable, quelque autre souci réussissant à la distraire.

Elle se torturait délicatement, imaginant une fenêtre ouverte sur un paysage ahurissant de beauté : la Nature, domptée, luxueuse, et en premier plan, sur un grand lit en désordre, un dos qu'elle connaissait trop bien, arqué sur un autre, inconnu, féminin, détestable.

Se pouvait-il qu'il éprouve avec l'autre une aussi excellente complicité physique qu'avec elle? Valérie préférait imaginer une tendresse solide assortie d'une routine sexuelle confortable faite d'élan obligatoires. Mais les lacs italiens! Le vin parfumé, les routes baroques, les odeurs musquées des maquis, les pique-niques sous les pins, les hôtels de charme. Voilà qui forcément donnait à leurs ébats convenus une vigueur nouvelle.

Fiévreusement, Valérie sortit son portable de son sac, pour voir l'heure, vérifier si quelqu'un (Quelqu'Un) lui faisait signe. Rien, pas de mot

doux en italien. Jamais seul, il en a de bonnes !
Et les toilettes, c'est pour les chiens peut-être ?
Ils avaient eu une petite scène sur ce thème. Elle
avait prétendu comprendre ses arguments mais
n'avait pu s'empêcher de n'en rien croire.
Autant il était logique et naturel qu'il n'envoie
aucun sms à personne pendant qu'il était avec
elle – rareté oblige – autant dans le sens inverse,
elle ne pouvait l'admettre.

Le café continuait de s'emplir. Après l'heure des célibataires désœuvrés venait celle des salariés alcooliques en quête d'une conversation pas trop fatigante et d'un hypothétique plan pour la soirée, avant l'inévitable plat surgelé consommé en solitaire face à un écran.

Je noircis le tableau, alors que je devrais saluer la persistance de ce bar à l'ancienne, autrement dit : pas tendu de velours prune, pas agrémenté de plafonniers à glands et autres appliques Starcko-baroques, pas tenu par des patrons franchisés ni servi par des aspirants comédiens plus décoratifs que compétents.

Un bon bar de quartier ni laid ni sale, avec des lambris sages et un vrai zinc du même métal, le patron aux fourneaux pour le plat du jour et la jeune fille de la maison en coup de main derrière le bar à l'heure de l'apéro. Un bar

qui réussissait à compter parmi ses fidèles aussi bien les commerçants du voisinage et les vieux pochtrons à la retraite que des artistes presque reconnus, des scénaristes, au moins une attachée de presse et quelques journalistes du quotidien pas loin.

La raison du succès, la clef du mystère? Quelque alchimie indéfinissable, ou juste le petit blanc à 1,20 et le demi à 2,10.

Rêvassant sur les visages vaguement familiers, Valérie se serait bien laissée aller à évoquer la figure de Thaddée, les mains de Thaddée, le ventre de...

Elle hésitait à reprendre un verre. Aperçut son propre visage dans le miroir derrière le bar. Les yeux fatigués, la bouche tombante, une expression un peu dégoûtée.

« Ah zut, quelle sale tête! »

Elle passa la main dans ses cheveux, se massa la nuque, fit une nouvelle grimace.

Thaddée, quel abruti tout de même.

Au lieu de boire des verres de côtes on serait en train de s'agiter vaillamment et après je rentrerais tranquille, lire quelques pages et m'endormir du sommeil de la juste. Au lieu de quoi, je traîne et je soupire, comme une amoureuse

de seize ans qui ne sait où se cacher pour mettre la main sur le garçon qu'elle convoite.

Je le déteste quand il n'est pas là. Pire, je l'aime ! Je vis une catastrophe totale, sous le règne du grand n'importe quoi.

Entre les groupes massés devant la galerie La Place Forte, pour le traditionnel vernissage du soir, Valérie aperçut le visage toujours souriant d'Antoine, dit Grand Toi, dit Grand. Les cheveux trop longs caressant la nuque, le pantalon de lin mou dessinant les jambes puissantes. Mains ouvertes, il avançait en riant...

« Ah ma douce, j'ai cru que je n'arriverais jamais, je suis tombé sur la reine des emmerdeuses en sortant de chez moi, Patrice, un grand abruti qui ne voulait plus me lâcher. J'ai dû lui donner mon adresse un soir et depuis il se croit tout permis.

– Bref ?

– Tu as raison, bref, peu importe et toute cette sorte de choses !

– Raconte-moi plutôt ta vie d'oiseau rare !

- Tu dis ça parce que je suis mal coiffé?
- Entre autres, mais tu sais bien que je te trouve toujours beau.
- Allez, arrête, je vais finir par croire que tu as un agenda secret!
- Mais j'ai un agenda secret, j'ai toujours voulu te voir de plus près, tu sais bien, ne fais pas l'innocent.
- Des promesses, toujours des promesses!
- Hin, hin... passons. Tu as disparu de mes radars pendant au moins trois jours! Même pas un petit mot sur Fessebouc! »

La galerie La Place Forte est agréablement située dans un passage fermé. Elle expose ce soir une série de dessins sur le thème des liaisons dangereuses : bondage bon enfant à l'étage et copieux étripages au sous-sol. La plupart des invités sont venus pour s'abreuver aux deux cubitainers posés sur une table à tréteaux dans l'entrée et regarder les autres s'entre-regarder, dans les différents points et recoins du passage.

« Tu veux pas qu'on aille boire un verre à côté? demande Antoine. Pour voir l'expo, il vaut mieux repasser demain quand il n'y aura plus

rien à boire, quant à la faune, c'est pas trop mon genre pour l'instant.

– On pourrait aussi profiter du cubi et aller siroter nos gobelets en plastique là-bas sur les marches!

– Tu dis ça par délicatesse. Peur que je sois fauché et pas envie de raquer non plus?

– On ne peut rien te cacher! De toute façon en ce moment tout le monde est fauché! Avant tous les fêtards étaient bourges, maintenant ils sont tous fauchés.

– Viens, on tape le cubi va, t'as raison! »

★

Ils s'assirent sur les marches au milieu du passage couvert, avec vue sur la foule des vernisseurs en contrebas. Antoine déclara la place éminemment stratégique. Parfaite pour assister à un éventuel arrivage.

Valérie regardait le monde.

Ceux qui venaient boire gratoche et ceux qui regardaient un peu l'expo en passant. Les groupes, les grappes, agglutinés puis désagrégés au gré des mouvements qu'inspire la conversation ou la sollicitation d'un gobelet vide, d'un téléphone qui vibre, d'une tête amie

qui passe à portée. Curieux, chez des adultes, ce plaisir de faire masse, d'habiter la foule enfermée, bruisante, confiante. Comme une version améliorée de la cour d'école qu'ils ont dû quitter il y a quelques années.

Une petite bande de très jeunes, école d'art. Des gens du quartier qui avaient vu de la lumière, du monde et des cubis. Ceux dont un ami exposait, se creusant la tête pour savoir quoi lui dire après. Ceux qui n'achèteraient qu'un livre, ceux, rares, qui laisseraient une pastille rouge sous un des cadres et reviendraient chercher leur acquisition lors de la beuverie du décrochage.

Un type bizarre avec de très gros yeux se promenait de groupe en groupe, un carnet ouvert à la main. Il demandait un dessin à tout le monde : Faites-moi un cochon ! Si vous ne savez pas dessiner c'est pas grave.

Parmi les gribouillis, il avait recueilli une ou deux merveilles, lâchées par de bons artistes dont il ne connaissait pas le nom. Collectionneur lui aussi, mais plutôt de cochons que d'art. Pas très sympathique, déjà bien imbibé, il se faisait ignorer la plupart du temps, rabrouer très rarement. Ami avec personne, il parlait à qui voulait bien. Il s'offrait un moment de vie sociale à l'arraché. En rentrant chez lui, il demanderait

comme amis sur Fessebouc tous ceux qui avaient signé leur dessin ou accepté, pour s'en débarrasser plus vite, de lui donner leur carte.

Valérie vida le fond de son gobelet.

« Tu veux que j'aie t'en chercher un autre ?

– Non, pas la peine. On va bouger ?

– Tu as l'air bien mélancolique. Il reviendra tu sais !

– Ça se voit tant que ça ?

– À peine. C'est mignon d'essayer d'être discrète, mais tu rôdes parmi nous avec des mines navrées à des heures où tu étais complètement invisible, au lieu d'arriver vers vingt heures, les joues roses et les yeux brillants. Pas besoin d'être bien malin pour deviner. »

Valérie fit un geste évasif.

À la fin de la soirée, Valérie se décide à rentrer à pied. Elle tripote son téléphone dans son sac. S'interdit d'y toucher. Les garçons comme les poissons : laissons-les venir ! Elle ne connaît plus bien les codes du célibat sec, elle n'a pas encore tranché entre passer pour une lourdaude ou la nuit toute seule.

Il fait frais mais sans excès ni pluie. Une bonne heure de marche semble tout indiquée. Un taxi, ça ne dessoûle pas et pour le Vélib' elle se sent trop cuite. Zigzaguer dans le noir, la semelle qui glisse sur la pédale, l'éventuelle selle mal serrée qui s'affaisse d'un seul coup. Très dangereux.

Pas la peine de regarder si Pierre, un ex, a répondu à son sms de la dernière chance, de toute façon à une heure pareille, soit il est seul et il dort, soit il est avec sa dernière rose ronde et, il dort.

Il faudrait que Thaddée revienne. Ah Thaddée, Thaddée, ses bonnes épaules, ses doigts intelligents, son odeur de... Thaddée. Parfois elle se demande si elle serait autant séduite s'il s'appelait autrement, Kevin par exemple. Ou Bernard.

Valérie quitte la rue Oberkampf pour les rives arborées du boulevard Richard-Lenoir où les faux acacias abandonnent leurs petites fleurs blanches au vent fraîchi de la nuit. Sur les dalles de granit presque lisse, il arrive qu'amalgamées, elles produisent de traîtres tas glissants. Il suffit d'un faux pas, n'est-ce pas, pour que les plus jolis raisonnements s'écroulent. Mais qui raisonne encore à cette heure ?

La réponse au texto tarde. Valérie retourne à son sujet de prédilection. L'incomparable. Et pourtant, qui peut s'empêcher de comparer ? Ne croyez-vous pas que parfois, l'immense Thaddée lui-même, l'irréprochable, le charmant de délicatesse, dans un moment de désœuvrement n'évalue pas les mérites respectifs de ses deux amantes ? Parlez-moi de désœuvrement !

Thaddée ne me prend déjà pas tout mon temps quand il est là. Sans lui j'en ai trop, je me disperse. Le silence après un sms souvent pousse

à l'amertume. Valérie le sait mais néanmoins plonge.

Seule, toute seule et bien fait pour moi!

En voilà une idée irritante : il me faudrait quelqu'un là maintenant, pour absorber mes pulsions de fin de soirée, pour écouter mes soupirs et assouvir mes élans, mais par ailleurs « se tenir compagnie », avoir « un compagnon » sur qui on peut compter me répugne. Si j'ai besoin des gens comme d'objets, il me semble que je ne mérite pas de les obtenir. Je me console en précisant que n'importe qui ne ferait pas l'affaire et que par conséquent « objet » n'est pas le mot juste.

Il suffit que Thaddée s'absente pour que je retombe dans ces questions idiotes sur la vie et les choix. Que se serait-il passé SI j'étais restée avec bidule ou machin? Si je ne suis pas restée, c'est que j'en ai eu assez, ou eux avant moi.

Pourquoi faut-il qu'on se lasse? Je ne demanderais pas mieux, moi, que de me contenter d'un seul homme...

Menteuse!!!